

# L'EMPEREUR HADRIEN VU PAR RENAN ET MARGUERITE YOURCENAR

par Rémy POIGNAULT  
(Université de Clermont-Ferrand II)

On sait, grâce à la liste des lectures de Marguerite Yourcenar parue récemment dans *Sources II*, que l'écrivain a rangé parmi les ouvrages qu'elle a lus « de la 15<sup>e</sup> à la 18<sup>e</sup> année » : « Renan, *Les Origines du christianisme, Théâtre, Mémoires* »<sup>1</sup>. Et la bibliothèque de « Petite Plaisance » ne comporte pas moins de 11 volumes de cet auteur, dont *L'Histoire des origines du christianisme*<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, Marguerite Yourcenar semble nous détourner d'une enquête sur son rapport à Renan, puisque dans la « Note » dont elle fait suivre *Mémoires d'Hadrien*, en déplorant l'absence d'une « bonne biographie moderne d'Hadrien à laquelle on puisse renvoyer le lecteur », elle disqualifie cet auteur : « De même, les brillantes esquisses d'un Gibbon ou d'un Renan ont vieilli » (*OR*, p. 548). Dans « À quelqu'un qui me demandait si la pensée grecque vaut encore pour nous » (*PE, EM*, p. 431), elle reproche aux écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle – et elle cite uniquement Renan – leur vision idéalisée et académique de la Grèce. Mais la conception de la Grèce qu'elle prête à l'empereur est empreinte de cette idéalisation ; Marguerite Yourcenar reconnaît, d'ailleurs, la création, dès l'Antiquité, d'un mythe de la Grèce : « De cette Grèce de légende, Pausanias sera le touriste, Plutarque le chroniqueur, Hadrien le bienveillant Mécène » (« Mythologie grecque et mythologie de la Grèce » (*PE, EM*, p. 444). Toutefois l'expérience humaine du personnage yourcenarien lui fait dépasser ce cliché et découvrir une réalité autre, que les valeurs helléniques conjuguées au pragmatisme romain vont lui permettre de mieux appréhender. D'autre part, comme Maria Rosa Chiapparo l'a remarqué dans son

---

<sup>1</sup> Marguerite YOURCENAR, *Sources II*, Élyane DEZON JONES éd., Paris, Gallimard, 1999, p. 225.

<sup>2</sup> N° 3007-3014 ; 5560-5561 ; 5595 de l'*Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar* établi par Yvon BERNIER. Il conviendrait aussi – ce que nous n'avons pas eu le loisir de faire – de vérifier s'il n'y a pas dans le dossier préparatoire de *Mémoires d'Hadrien* au fonds Yourcenar de la Houghton Library à Harvard quelques fiches sur Renan.

étude sur la réception de *Mémoires d'Hadrien*<sup>3</sup>, certains critiques à la sortie de l'ouvrage ont décelé une influence de Renan : Jacques Madaule regrette ainsi « une certaine tendance à idéaliser l'Antiquité païenne à son déclin » et ajoute : « ici, quoi qu'elle en dise, Madame Yourcenar est tributaire de Gibbon et de Renan qui ont travaillé [...] à populariser cette vue inexacte des choses »<sup>4</sup> ; et André Thérive, au contraire, relève qu'il est bienvenu pour le lecteur, afin d'éviter ce que serait la froideur d'une pure imitation du style antique, de « voir ce César du II<sup>e</sup> siècle [...] anticiper sur notre romantisme, et parler comme s'il avait lu Volney, Goethe ou Renan »<sup>5</sup>.

Il nous a donc paru qu'il ne serait peut-être pas dénué d'intérêt de confronter l'Hadrien de Renan et celui de Marguerite Yourcenar.

La différence essentielle entre les deux auteurs réside dans leur appréciation globale de la personnalité du prince. Certes le personnage, chez Marguerite Yourcenar, attache de l'importance aux plaisirs et se montre, conformément à la tradition, *uarius, multiplex, multiformis*, mais il se construit et apparaît comme un être responsable et sérieux. Pour Renan, au contraire, Hadrien est fondamentalement frivole ; le savant peut s'appuyer sur les sources littéraires qui soulignent sa versatilité, ses fougades, sa futilité en matière littéraire, ainsi que sur les traces archéologiques de son goût pour les arts<sup>6</sup>. L'Hadrien de Renan est une sorte de dilettante. Il est caractérisé par la « légèreté » (V, MA, p. 750)<sup>7</sup>, l'« étourderie » (V, MA, p. 775). « Son esprit distingué se balançait toujours comme une girouette amusée à tous les vents » (V, 385). Et Renan cite pour preuve ses derniers vers, *Animula uagula blandula...* : « Toute recherche aboutissait pour lui à une plaisanterie, toute curiosité à un sourire. Même la souveraineté ne le rendit qu'à demi sérieux ; sa tenue avait l'aisance et l'abandon de l'homme le plus "ondoyant et divers" qui fut jamais » (*ibid.*). Or on sait la place qu'occupe ce poème

---

<sup>3</sup> Maria Rosa CHIAPPARO, « De la définition d'un genre : la réception de *Mémoires d'Hadrien* à sa parution et la question de l'histoire », à paraître dans *Francofonie*, 2004.

<sup>4</sup> Jacques MADAULE, « Les livres : *Mémoires d'Hadrien* », *Terre humaine*, février 1952, p. 133-134.

<sup>5</sup> André THÉRIVE, « Marguerite Yourcenar : *Mémoires d'Hadrien* », *France réelle*, 15 février 1952.

<sup>6</sup> Mais il ne faudrait pas occulter la dimension idéologique et politique des constructions et de la statuaire.

<sup>7</sup> Nous citons RENAN par référence aux tomes de l'édition de ses *Œuvres complètes* donnée par Henriette PSICHARI, Paris, Calmann-Lévy, 1947-1961 ; V, suivi de la pagination sans autre indication désigne *L'Église chrétienne* ; MA désigne *Marc-Aurèle ou la fin du monde antique*. Dans ses citations de Renan, nous avons gardé l'orthographe que Renan donne des noms propres.

dans *Mémoires d'Hadrien* ainsi que le rôle de ce sourire dans la recomposition de la sérénité de l'empereur à la fin de sa vie.

La légèreté d'Hadrien n'est toutefois pas sans avantages, aux yeux de Renan, sur le plan de la religion, car elle conduit à la tolérance<sup>8</sup>. C'est ainsi que sous Hadrien il n'y eut pas de persécutions de chrétiens, alors qu'avec Marc Aurèle « [l]es préjugés du stoïcien se doublèrent [...] de ceux du patriote, et il fut écrit que le meilleur des hommes commettrait la plus lourde des fautes, par excès de sérieux, d'application et d'esprit conservateur » (V, MA, p. 775).

Mais Renan reproche, en général, à Hadrien son manque de profondeur. Certes, le prince faisait preuve de curiosité intellectuelle, « mais il manquait d'esprit scientifique » et dans ses réunions de lettrés « il ne semble pas que l'on [...] soit allé jusqu'au rationalisme complet » (V, p. 405). On sent là les préoccupations de l'auteur. Marguerite Yourcenar, au contraire, prise en son personnage à la fois l'esprit scientifique du médecin attentif aux observations de l'expérience (OR, p. 313), la raison gouvernant le monde, et l'être qui est ouvert aux songes et à l'irrationnel<sup>9</sup>.

Les voyages, qui, chez Marguerite Yourcenar, loin d'être seulement d'agrément, constituent un mode privilégié d'exercice du pouvoir, relèvent de cette même légèreté chez Renan, le règne d'Hadrien étant, à ses yeux, « une perpétuelle course d'amateur à travers les provinces de l'empire » (V, p. 387)<sup>10</sup>. Certes Renan reconnaît les mesures prises par le prince au cours de ses tournées, ainsi que les constructions qu'il a suscitées : « Tout semblait renaître dans les provinces où il portait ses pas ; tout était remis à neuf » (*ibid.*). « On eût dit que le vieux monde ressuscitait sous les pas d'un dieu bienfaisant » (V, p. 388). Mais il y a là quelque chose de factice : « c'était comme une renaissance universelle du monde antique, renaissance brillante, mais

---

<sup>8</sup> V, p. 385 : « Cela le fit tolérant ».

<sup>9</sup> Nous renvoyons à notre article : « Hadrien chez Hécate », *Bulletin de la SIEY*, n° 17, déc. 1996, p. 125-141.

<sup>10</sup> Renan a, au cours d'une campagne au Liban en 1861, recensé et déchiffré une soixantaine d'inscriptions relatives à Hadrien, mais il n'en comprend guère la signification et les présente comme « les cartes de visite du César voyageur » (X, p. 313, lettre du 28 juin 1861 à Alfred Maury). Une inscription non abrégée lui donne la clé des mystérieuses lettres qu'il rencontrait jusque-là, AGIVCP : *Arborum Genera IV Cetera Priuata*, mais il est perplexe sur l'interprétation qu'il convient d'en faire, dans la mesure où ces inscriptions sont situées dans des endroits où « il ne semble pas qu'il ait jamais pu pousser d'arbres » (X, p. 319-320, lettre du 31 août 1861 à Alfred Maury ; cf. aussi X, p. 1090, lettre du 15 juillet 1861 à Hortense Cornu). Sur ces inscriptions, cf. maintenant Jean-François BRETON, « Les inscriptions forestières d'Hadrien sur le Mont Liban », *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, VIII, 3, 1980, p. 11 : le sens en est « quatre essences d'arbres (réservées) à l'Empereur Hadrien Auguste, les autres aux particuliers ».

peu sincère, un peu théâtrale » (V, p. 388) : l'Hadrien de Marguerite Yourcenar, quant à lui, vit ces voyages dans une certaine exaltation et ce n'est que dans les moments de découragement consécutifs aux grandes crises, personnelle et politique, ouvertes par la mort d'Antinoüs et la guerre juive, qu'il doute de son action.

Il en va de même pour la politique de restauration de l'hellénisme d'Hadrien, avec, en particulier, le Panhellénion : pour Renan, il n'y a là rien de sérieux, c'est une lubie d'intellectuel : « La Grèce était devenue comme un jouet dont s'amusaient les Romains lettrés », « Athènes était le centre de ces enfantillages » (V, p. 403).

La Villa Adriana, dont nous avons vu ailleurs qu'elle est comme le foyer de *Mémoires d'Hadrien* et qu'elle symbolise le monde (intérieur) du prince, n'est pour Renan encore qu'une sorte de jeu : « Adrien s'amusait, et il en avait le droit ». La Villa « était comme l'album de ses voyages et le pandémonium de la célébrité. On eût dit la foire bruyante et un peu heurtée d'un monde près de mourir. Tout y était : du faux égyptien, du faux grec [...]. Lieu étrange, attachant néanmoins ! Car c'est le dernier endroit où l'on se soit amusé [...] » (V, p. 561). La Villa baigne ainsi dans une atmosphère de décadence, très fin de siècle<sup>11</sup>.

En outre, Renan rapproche parfois Hadrien de Néron<sup>12</sup> : l'un et l'autre sont lettrés, artistes (V, p. 385) et Hadrien, blessé dans son amour-propre, est capable de réactions vives : « Le Néron, habilement dissimulé, qu'il y avait en lui, se réveillait alors » (V, p. 404). Si dans les *Mémoires* il reconnaît à vingt ans « [t]out en moi n'était pas mauvais, mais tout pouvait l'être : le bon ou le meilleur étayait le pire » (OR, p. 313-314), le prince fait de Néron un repoussoir en remplaçant son colosse par celui du Soleil et en établissant le temple de Vénus et de Rome sur une partie de la *Domus aurea* (OR, p. 415), et il signale qu'il avait « le goût des arts de Néron, mais dépouillé de toute vanité sotté » (*ibid.*).

Toutefois la différence fondamentale entre l'Hadrien de Renan et celui de Marguerite Yourcenar réside sans doute dans l'éclairage qui est donné de la dernière période de la vie de l'empereur. Renan fait confiance aux sources littéraires qui présentent le prince comme saisi d'une sorte de furie meurtrière<sup>13</sup> et il met en avant son caractère

---

<sup>11</sup> II, p. 1044, lettre à Jules Lemaître, 9 mai 1889, à propos de l'Exposition de 1889 : « cela me fit l'effet de la Villa Adriana, d'une de ces fêtes du temps d'Adrien, brillantes, un peu composites, éclectiques à l'excès, mais que nous aimons comme les derniers sourires d'un monde finissant ».

<sup>12</sup> Sur les rapports établis dès l'Antiquité entre Hadrien et Néron, cf. Larry KREITZER, « Hadrian and the Nero Redivivus myth », *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft und die Kunde der älteren Kirche*, 79, 1988, p. 92-115.

<sup>13</sup> Cf., par exemple, la *Vie d'Hadrien*, 23, 8 ; 25, 8 dans l'*Histoire Auguste*.

sanguinaire<sup>14</sup> : « Malheureusement la superstition, la bizarrerie, la cruauté, prenaient de plus en plus le dessus chez lui à mesure que ses forces physiques l'abandonnaient » (V, p. 561). Sa mort apparaît comme un échec total, comme le rictus amer d'un être qui riait de tout et se retrouve seul, démuné devant l'inéluctable : « Maintenant tout lui paraissait creux et vide ; rien ne le soutenait plus » (V, p. 561) ; « La mort du César amateur fut triste et sans dignité, car aucun sentiment moral vraiment élevé ne l'animait » (V, p. 562). Pour Renan, Hadrien ne sera jamais qu'un dilettante qui finit mal. Dans *Mémoires d'Hadrien*, au contraire, d'une part, les meurtres des derniers mois, qui ne sont pas masqués, sont expliqués par la raison d'État et, d'autre part, la mort de l'empereur s'accomplit dans la sérénité conquise et dans la dignité de celui qui, sans certitude, veut aller jusqu'au bout de l'expérience humaine.

Par certains aspects, toutefois, on remarque quelques points de rencontre – à nuancer, certes. Ainsi quand Renan relativise les capacités littéraires du prince : « il faisait de jolis vers ; mais son goût n'était pas pur [...]. En somme, petit littérateur [...] » (V, p. 385), dans *Mémoires d'Hadrien*, le souverain que les sources montrent comme ayant une haute idée de ses talents d'homme de lettres, se fait modeste et réaliste : « Pour ma part, je ne pouvais prétendre qu'aux rares aubaines de l'amateur : ce serait déjà beaucoup, si, de tout ce fatras, deux ou trois vers subsistaient » (OR, p. 455).

De plus, alors que, dans *Les Évangiles*, Renan ne dissocie pas Hadrien des autres Antonins pour ce qui est de l'absence de curiosité pour les religions juive et chrétienne – « Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle se tiennent ainsi, à l'égard du judaïsme et du christianisme, dans une sorte d'éloignement hautain. Ils ne les connaissent pas, ne se soucient pas de les étudier » (V, *Les Évangiles*, p. 271) –, dans *L'Église chrétienne* (V, p. 407-408), il reconnaît qu'Hadrien avait dû parler à plusieurs reprises avec Phlégon des miracles de Jésus et qu'« [il] semble que plus d'une fois il accorda au christianisme des marques d'un véritable respect ». Marguerite Yourcenar ne suit pas Renan dans cette dernière hypothèse, qui repose sur des bases peu solides, mais c'est sans doute chez lui qu'elle a puisé l'idée que l'empereur « eu[t] même la curiosité de faire rassembler par Phlégon des renseignements sur la vie du jeune prophète nommé Jésus, qui fonda la secte et mourut victime de l'intolérance juive il y a environ cent ans » (OR, p. 457).

---

<sup>14</sup> Renan critique aussi d'autres aspects de la personnalité d'Hadrien : « La conduite privée d'Adrien donnait lieu à de graves reproches ; son caractère se pervertissait, à mesure que sa santé s'altérait ; mais les peuples ne s'en apercevaient pas » (V, p. 560).

Quant aux Juifs, Renan découvre dans le *Talmud* « des conversations d'Adrien avec les rabbins célèbres, conversations fictives assurément, mais qui répondent bien au caractère de cet empereur, bel esprit, grand causeur, questionneur, curieux de choses bizarres, avide de tout savoir pour en plaisanter ensuite » (V, p. 396). On retrouve ces causeries, plaisanterie en moins, dans *Mémoires d'Hadrien* (OR, p. 312 ; 468).

D'autre part, les Antonins, aux dires de Renan, craignent la subversion des valeurs de leur monde qui est impliquée dans la religion chrétienne : « Ces grands conservateurs de la chose romaine apercevront, non sans raison, un danger sérieux pour l'empire dans cette foi trop ferme en un royaume de Dieu qui est l'inverse de la société existante. L'élément de théocratie qui est au fond du judaïsme et du christianisme les effraye » (V, *Les Évangiles*, p. 275). Dans une conférence, Renan déclare que « Trajan, Antonin, Adrien lui-même virent dans le christianisme une secte secrète, antisociale, rêvant le renversement de l'empire » (VII, *Conférences d'Angleterre*, p. 698) et qu'ils ont craint ces « sociétés illicites ». La critique que le personnage porte chez Marguerite Yourcenar contre la nouvelle religion est différente : l'empereur est sensible au réconfort que les « gens simples » peuvent trouver dans « ces petites sociétés d'assistance mutuelle » (OR, p. 457), mais, ce qu'il redoute – en des termes presque nietzschéens – c'est une morale des faibles, ainsi que l'intransigeance, et il juge absurde « l'injonction qui consiste à aimer autrui comme soi-même ».

Renan constate néanmoins – et c'est la leçon de l'Histoire – que « [l]e christianisme et l'empire se réconcilieront, ils sont faits l'un pour l'autre » (VII, *Conférences d'Angleterre*, p. 672). Chez Marguerite Yourcenar, la vision finale d'Hadrien ayant retrouvé la sérénité va même au-delà puisqu'il entrevoit la papauté prenant le relais de l'empire romain : « Si par malheur ce jour arrive, mon successeur le long de la berge vaticane aura cessé d'être le chef d'un cercle d'affiliés ou d'une bande de sectaires pour devenir à son tour une des figures universelles de l'autorité » (OR, p. 514).

Quant au jugement porté sur la guerre juive dans *Mémoires d'Hadrien*, il rejoint celui de Renan. L'auteur de *L'Église chrétienne* impute aux Romains une certaine responsabilité : « Il semble que de son côté l'autorité romaine eut plus d'un tort » (V, p. 500), ainsi en interdisant la circoncision. Pour sa part, le personnage de Marguerite Yourcenar reconnaît qu'« [u]n certain nombre d'erreurs furent commises, réparables en elles-mêmes, mais dont les fauteurs de troubles surent vite profiter » (OR, p. 466). Mais surtout, c'est le même romano-centrisme qui motive le jugement global sur la révolte :

selon Renan, « la pensée de se retirer de la grande confédération méditerranéenne que Rome avait créée était l'absurdité même » (V, p. 512). C'est bien aussi la pensée du prince de *Mémoires d'Hadrien*.

Renan et Marguerite Yourcenar se rejoignent aussi dans une tradition qu'on trouve déjà chez Gibbon et qui fait du siècle des Antonins le sommet de l'empire romain. Renan le désigne comme « le plus beau siècle de progrès dont la mémoire ait été conservée » (VII, *Conférences d'Angleterre*, p. 683). Il parle des « règnes philosophiques de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle » (V, *Les Évangiles*, p. 122). C'est pour l'empire romain tout l'éclat de la raison avant la chute : « Maintenant, c'est après le plus grand effort de rationalisme gouvernemental, après quatre-vingt-quatre ans d'un régime excellent, après Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, que le règne du mal recommence, pire que jamais » (V, *MA*, p. 1053). « L'avènement des Antonins ne fut que l'arrivée au pouvoir de la société dont Tacite nous a transmis les justes colères, société de sages formée par la ligue de tous ceux qu'avait révoltés le despotisme des premiers Césars »<sup>15</sup>. « C'étaient des philosophes, des philanthropes, voulant sans utopie la plus grande application possible de la raison aux choses humaines » (V, p. 560). On a ici une sorte de despotisme éclairé, combiné à des espèces de contre-pouvoirs, où le souverain sait prendre l'avis des compétents et où se retrouvent les préoccupations politiques de Renan : « C'est toujours le despotisme, mais un despotisme analogue à celui de l'ancienne royauté française, tempéré par des conseils, des cours et des magistrats indépendants » (V, p. 384), bien sûr, l'anachronisme gauchit passablement la vision de l'Antiquité.

Renan, en outre, exalte « l'heureux hasard » qui a fait que les Antonins, à l'exception de Marc Aurèle n'eurent pas d'héritiers directs et durent recourir à l'adoption (II, *Mélanges d'histoire et de voyages*, 438). « La plus belle époque de l'Empire romain a été celle des Antonins, où le principe d'adoption et de partage du pouvoir prévalut » (X, lettre du 16 mars 1865 à la princesse Julie Bonaparte, p. 424).

« [...] cette souveraineté toute républicaine de Nerva, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle. Rien du prince héréditaire ou par droit divin ; rien non plus du chef militaire ; c'était une sorte de grande magistrature civile, sans rien qui ressemblât à une cour ni qui enlevât à l'empereur son caractère tout privé » (VII, *Conférences d'Angleterre*, p. 686). Il conviendrait de nuancer cette affirmation dans la mesure où, si l'avènement de Trajan a été orchestré par Pline le Jeune dans son *Panégyrique* comme résultant du choix du meilleur,

---

<sup>15</sup> V, *MA*, p. 743, repris avec ajout de « des sages » entre « société » et « dont » dans VII, *Conférence de l'Institut royal de Londres*, p. 683.

conformément aux vœux du Sénat, la dimension militaire du légat de Germanie a dû influencer la décision de Nerva, et dans la mesure où des liens familiaux existent entre la plupart des Antonins. Quoi qu'il en soit, on retrouve dans *Mémoires d'Hadrien* cet éloge de l'adoption (OR, p. 483-484), Hadrien se réjouit de ne pas avoir d'enfant et semble pressentir le désastre que sera la succession de Marc Aurèle par son fils : « Je me demande parfois sur quel écueil sombrera cette sagesse, car on sombre toujours : sera-ce une épouse, un fils trop aimé [...] » (OR, p. 496) ; Renan disait plus durement : « Le reproche que l'on peut faire à Marc-Aurèle n'est donc pas de n'avoir point destitué son fils ; c'est d'avoir eu un fils » (VII, *Conférences d'Angleterre*, p. 697-698).

Selon Renan, en outre, l'époque antonine voit se concrétiser l'idéal philosophique dans une « amélioration morale » qui fait que « [l]es idées de charité, d'assistance des pauvres, le dégoût des spectacles se développaient de toutes parts » (V, *Les Évangiles*, p. 282). « La philosophie stoïcienne pénétrait la législation, y introduisait l'idée des droits de l'homme, de l'égalité civile, de l'uniformité d'administration provinciale. Les privilèges de l'aristocratie romaine disparaissaient de jour en jour » (V, p. 560). De fait, sans aller peut-être aussi loin, on constate au second siècle une application des idées stoïciennes dans le droit. C'est dans son *Marc-Aurèle* que Renan développe surtout cette idée ; il reconnaît en Hadrien l'initiateur : « Le stoïcisme, dès le règne d'Adrien, avait pénétré le droit romain de ses larges maximes, et en avait fait le droit naturel, le droit philosophique, tel que la raison peut le concevoir pour tous les hommes » (V, *MA*, p. 754). Mais il s'arrête surtout sur les mesures d'Antonin et de Marc-Aurèle, dressant un tableau qui n'est pas sans annoncer le programme hadrienien de *Tellus stabilita* (OR, p. 372 sq.). « L'être faible, dans les sociétés anciennes, était peu protégé. Marc-Aurèle se fit en quelque sorte le tuteur de tous ceux qui n'en avaient pas » (V, *MA*, p. 755). « C'est surtout pour l'esclave qu'Antonin et Marc-Aurèle se montrèrent bienfaisants » (*ibid.*). « Le fils, la femme, le mineur furent l'objet d'une législation à la fois intelligente et humaine » (*ibid.*, p. 757). La politique d'Hadrien, d'Antonin et de Marc Aurèle assure une continuité en ce domaine, mais Marguerite Yourcenar, en pouvant se réclamer des sources antiques, met l'accent sur le rôle d'Hadrien, alors que Renan préfère souligner celui de ses successeurs.

Si Renan a pu critiquer comme des enfantillages le désir d'Hadrien de ressusciter d'antiques institutions helléniques, il sait gré aux Antonins d'avoir remis en vigueur l'hellénisme. Ainsi, dans *Les Apôtres*, il constate avec satisfaction, alors qu'il parle des années 50 : « Dans cinquante ans, elle [la Grèce] aura reconquis le monde, elle sera de nouveau la maîtresse de tous ceux qui pensent, elle s'assiera

sur le trône avec les Antonins » (IV, p. 669-670). Mais là encore Renan ne rend pas pleinement justice à l'action d'Hadrien : « À l'avènement de Nerva, commence pour elle [Athènes] une seconde vie. Le monde, revenu à la raison et à la vertu, reconnaît sa mère. Nerva, Hérode Atticus, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle la restaurent, la dotent à l'envi de monuments et d'institutions nouvelles. Athènes redevient [...] le pèlerinage de ceux qui aiment le beau et le vrai » (IV, *Saint Paul*, p. 854-855). Hadrien n'est qu'un maillon de la chaîne des Antonins sur ce plan aux yeux de Renan, alors que la tradition met l'accent sur le rôle déterminant du philhellénisme d'Hadrien ; mais, pour Renan, l'amour du prince pour la Grèce relève plutôt de la fantaisie d'un amateur d'antiquités, ce qui, bien sûr, n'est pas le cas dans *Mémoires d'Hadrien*, qui semble présenter une vue plus juste des choses.

Dans la fameuse « Prière sur l'Acropole »<sup>16</sup>, Renan exprime ce qu'a été pour lui la révélation d'Athènes quand il découvrit l'Acropole en 1865 : « Il y a un lieu où la perfection existe [...]. C'est l'idéal cristallisé en marbre pentélique qui se montrait à moi. [...] Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale. Je savais bien, avant mon voyage, que la Grèce avait créé la science, l'art, la philosophie, la civilisation ; mais l'échelle me manquait » (II, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 753). Quelque chose de cet enthousiasme est passé dans l'Hadrien de Marguerite Yourcenar : « Athènes immédiatement me conquiert » (*OR*, p. 313). « Les mathématiques et les arts m'occupèrent tour à tour » (*ibid.*). « Chaque fois que j'ai regardé de loin, au détour de quelque route ensoleillée, une acropole grecque, et sa ville parfaite comme une fleur, reliée à sa colline comme le calice à sa tige [...] » (*OR*, p. 370-371). En comparaison de la Grèce, Renan jette un regard dépréciatif sur le reste de l'univers : « Le monde entier alors me parut barbare. L'Orient me choqua par sa pompe, son ostentation, ses impostures. Les Romains ne furent que de grossiers soldats ; la majesté du plus beau Romain, d'un Auguste, d'un Trajan, ne me sembla que pose auprès de l'aisance, de la noblesse simple de ces citoyens fiers et tranquilles » (II, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 753). Le rapprochement avec la phrase suivante de *Mémoires d'Hadrien* parle de lui-même : « Le dédain léger des Grecs, que je n'ai jamais cessé de sentir sous leurs plus ardents hommages, ne m'offensait pas ; je le trouvais naturel ;

---

<sup>16</sup> Voir Pierre VIDAL-NAQUET, « Renan et le miracle grec » in ID., *La démocratie grecque vue d'ailleurs*, Paris, Histoires - Flammarion, 1990, p. 245-265.

quelles que fussent les vertus qui me distinguaient d'eux, je savais que je serais toujours moins subtil qu'un matelot d'Égine, moins sage qu'une marchande d'herbes de l'agora » (*OR*, p. 344). Mais le personnage de Marguerite Yourcenar ne s'en tient pas là et montre que l'empire romain est nécessaire pour donner aux idées grecques la possibilité d'essaimer dans l'univers en créant la civilisation gréco-romaine<sup>17</sup>. Et d'opposer l'idéalisme platonicien de la *République* au pragmatisme de l'empire romain qui s'efforce « péniblement de faire de l'État une machine apte à servir les hommes, et risquant le moins possible de les broyer » (*ibid.*).

Malgré sa préférence pour les deux successeurs immédiats d'Hadrien, et bien que la personnalité de Marc Aurèle et la portée de son règne le retiennent davantage<sup>18</sup>, Renan, comme Marguerite Yourcenar, considère le règne d'Hadrien comme l'acmé du monde antique : « Adrien, à sa manière, marqua un sommet, après lequel commença une descente rapide. Certes Antonin et Marc-Aurèle le surpassèrent infiniment en vertu, ; mais sous eux le monde s'attriste, perd sa gaieté, s'encapuchonne, se fait chrétien ; la superstition augmente » (*V*, p. 562)<sup>19</sup>. Marguerite Yourcenar explique son propre choix d'Hadrien en avançant d'autres raisons : l'existence de ce prince lui paraît plus riche, outre les affinités qu'on peut déceler entre sa personnalité propre et celle d'Hadrien : « L'expérience humaine de Marc Aurèle est profonde mais pas assez vaste. C'est l'expérience d'un moraliste résigné, d'un grand commis scrupuleux et découragé. C'est très beau, mais cela n'irait pas loin en matière de variété humaine » (*YO*, p. 151). Dans une lettre de 1963 à Jean-Louis Côté et André Desjardins, Marguerite Yourcenar se tient plus près de Renan, quand elle signale parmi les aspects négatifs de Marc Aurèle ses faiblesses envers sa famille, sa responsabilité dans les persécutions contre les chrétiens : « Marc Aurèle est l'une des âmes les plus nobles qui aient passé sur la terre, mais son sage et profond désabusement tourne souvent à une sorte de morne atonie » (*L*, p. 181).

---

<sup>17</sup> « Il me semblait parfois que l'esprit grec n'avait pas poussé jusqu'à leurs extrêmes conclusions les prémisses de son propre génie : les moissons restaient à faire » (*OR*, p. 343-344). « Tout ce qui en nous est humain, ordonné, et lucide nous vient d'elles [les disciplines grecques]. Mais il m'arrivait de me dire que le sérieux un peu lourd de Rome, son sens de la continuité, son goût du concret, avaient été nécessaires pour transformer en réalité ce qui restait en Grèce une admirable vue de l'esprit, un bel élan de l'âme » (*OR*, p. 459).

<sup>18</sup> Pour Renan, Antonin fut « le plus parfait souverain qui ait jamais régné » (*V*, p. 563). Mais le prince qui l'intéresse le plus est Marc Aurèle, sur qui il centre le dernier volume de *l'Histoire des origines du christianisme : Marc-Aurèle ou la fin du monde antique*.

<sup>19</sup> « La littérature et l'art antiques finissent avec lui [i. e. Hadrien]. Il fut le dernier empereur qui crut à la gloire [...] » (*V*, p. 562).

Les frontières, toutefois, ne sont pas si tranchées et il est piquant de constater que certaines formulations de l'Hadrien de Marguerite Yourcenar sont comme des échos de phrases de Renan concernant Marc Aurèle. Parfois l'Hadrien des *Mémoires* applique à Marc Aurèle une formule qui servait à le caractériser chez Renan. « Je crois donner aux hommes la seule chance qu'ils auront jamais de réaliser le rêve de Platon, de voir régner sur eux un philosophe au cœur pur » (*OR*, p. 496) renvoie à la façon dont Renan salue le règne de Marc Aurèle : « L'idéal de Platon était réalisé : le monde était gouverné par les philosophes » (*V, MA*, p. 761).

Dans d'autres cas, Hadrien prend le contre-pied de Renan. « Le trône aide parfois à la vertu ; certainement Marc-Aurèle n'a été ce qu'il fut que parce qu'il a exercé le pouvoir suprême. Il est des facultés que cette position exceptionnelle met seule en exercice, des côtés de la réalité qu'elle fait mieux voir » (*V, MA*, p. 742). C'est une position excellente pour le moraliste, ajoute Renan, qui peut observer ainsi les hommes de haut. C'est aussi pour se réaliser pleinement qu'Hadrien, chez Marguerite Yourcenar, aspire au trône : « Je voulais le pouvoir. Je le voulais pour imposer mes plans, essayer mes remèdes, restaurer la paix. Je le voulais surtout pour être moi-même avant de mourir » (*OR*, p. 353). Mais il se défend de vouloir adopter la distance du moraliste : « Je m'efforce donc que mon attitude soit aussi éloignée de la froide supériorité du philosophe que de l'arrogance du César » (*OR*, p. 317).

Ailleurs, c'est la vie intérieure de Marc Aurèle qui semble avoir influencé le portrait d'Hadrien. Les accents par lesquels Renan évoque « le martyre intérieur de Marc-Aurèle » et « sa préparation à la mort » (*V, MA*, p. 1036 sq.) ne sont pas sans annoncer le découragement d'Hadrien aux pires heures de doute : « Au fond, les progrès opérés par les règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle n'avaient été que superficiels. Tout s'était borné à un vernis d'hypocrisie [...]. La masse était grossière ; l'armée s'affaiblissait ; les lois seules avaient été améliorées » (*V, MA*, p. 1038). On songe à l'amère constatation de *Mémoires d'Hadrien* : « Nos lettres s'épuisent ; nos arts s'endorment [...]. Nos sciences piétinent [...] ; la masse demeure ignare, féroce quand elle le peut, en tout cas égoïste et bornée, et il y a fort à parier qu'elle restera toujours telle » (*OR*, p. 475).

Les méditations désabusées de l'Hadrien de Marguerite Yourcenar ne sont pas sans rappeler encore le bilan que Renan dresse du règne de Marc Aurèle. Renan constate que malgré toute la bonne volonté et les capacités du prince, il n'a pas été suivi dans son idéal de vertu, qu'il a, contre son gré, en ouvrant à son fils l'accès au trône, contribué à l'avènement de « l'ère des tyrans et celle de l'anarchie » et qu'il a, en

voulant sauver avec intransigeance le paganisme, favorisé le triomphe du christianisme : « Vingt ans de bonté avaient relâché l'administration et favorisé les abus. [...] Tant de vertu, tant d'amour n'aboutissant qu'à mettre le monde entre les mains d'un équarisseur de bêtes, d'un gladiateur ! » (V, MA, p. 1052). Hadrien constate, de son côté, chez Marguerite Yourcenar, à propos de la guerre juive, que les meilleures intentions n'empêchent pas l'échec, en se souvenant peut-être des lignes précédentes de Renan, mais en leur donnant une portée plus générale, dans le domaine de la politique étrangère : « Si seize ans du règne d'un prince passionnément pacifique aboutissaient à la campagne de Palestine, les chances de paix du monde s'avéraient médiocres dans l'avenir » (OR, p. 473).

Ainsi, même si la personnalité d'Hadrien n'est guère appréciée de Renan, qui lui préfère de beaucoup celle de Marc Aurèle, l'auteur des *Origines du christianisme* fait bien du règne d'Hadrien le sommet du paganisme, ce qu'il est dans *Mémoires d'Hadrien*, mais il le fait avec une exaltation que Marguerite Yourcenar tempère : « La civilisation romaine, écrit Renan, venait d'exterminer un de ses plus dangereux ennemis, le judaïsme. Elle triomphait. De toutes parts, la paix, le respect des peuples, les barbares en apparence soumis, les maximes les plus douces de gouvernement introduites et pratiquées » (V, p. 560). Dans *Mémoires d'Hadrien* on a comme un compromis entre l'Hadrien et le Marc Aurèle de Renan, car le prince yourcenarien dans *Disciplina Augusta* relativise la notion de progrès et pressent le déclin, cette « fin du monde antique » dont Renan perçoit l'amorce dans Marc Aurèle, qui, pourtant, selon lui, « réalisa la perfection de la politique libérale » (V, MA, p. 752).

Cela dit, on constate une similitude<sup>20</sup> dans l'approche du passé par Renan et Marguerite Yourcenar. Ils essaient l'un et l'autre de mettre

---

<sup>20</sup> Il serait sans doute fructueux de pousser plus avant une comparaison des deux auteurs. On pourrait s'interroger sur les rapports qui se tissent chez eux entre érudition, recreation vivante et subjectivité, puisque Renan, qui s'appuie sur un rigoureux travail de sources grâce à la philologie, à l'archéologie, à la recherche historique « a besoin de voir ces grands esprits reprendre vie et conscience » (Jean BALCOU, « Introduction », in *Ernest Renan et les Souvenirs d'enfance et de jeunesse : la conquête de soi*, Paris, 1992, p. 12), et, en outre, ne manque pas de se dépeindre dans ses œuvres d'historien. Si, à la différence de Marguerite Yourcenar, il n'est pas un auteur de fictions qui choisit une expression indirecte du moi et du présent par le biais de la distance historique et de la solidité de la documentation, ce savant n'hésite pas à se projeter dans l'objet de ses études, si bien que Jean Gaulmier a pu dire : « Jamais, en vérité, une œuvre savante n'a été plus intimement liée à son auteur par un subjectivisme discret, n'a été plus lyrique, sous l'apparat de l'érudition, que celle de Renan [...] » (Jean GAULMIER, « À propos des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse...* Quelques problèmes de l'autobiographie », in *Ernest Renan et les Souvenirs d'enfance et de jeunesse : la conquête de soi*, op. cit., p. 94-95).

à profit les données scientifiques et procèdent d'une démarche rigoureuse, mais, à leurs yeux, le passé ne vaut pas en lui-même. On connaît les rapprochements que Marguerite Yourcenar effectue entre la période qui a suivi la seconde guerre mondiale et le règne d'Hadrien, en qui elle a cru voir une sorte de modèle politique pour la reconstruction de l'Europe (YO, p. 158). Déjà Renan, entre autres parallèles avec son siècle, comparait la campagne parthique de Trajan à la campagne de Russie de Napoléon I<sup>er</sup> (V, *Les Évangiles*, p. 338-339), ou encore considérait que l'époque des Antonins devait être un motif d'espoir pour la France de son temps, car le régime impérial romain a prouvé qu'il a pu surmonter de façon éclatante – au moins temporairement – ses propres infirmités : « L'Empire romain avait en lui, dès le temps d'Auguste, le germe de sa dissolution ; pourtant il vécut quatre ou cinq siècles avec sa plaie, et dans sa lente agonie il traversa le siècle des Antonins. La grande lacune que la France porte au cœur ne doit pas davantage nous interdire les longues espérances et les constants efforts »<sup>21</sup>. Pour Ernest Renan, comme pour Marguerite Yourcenar, le présent n'est jamais coupé du passé.

---

Il est troublant aussi que chez l'un comme chez l'autre il y ait un moment fondamental de révélation, lié à la découverte d'un site antique : la Villa Adriana pour Marguerite Yourcenar et la découverte de l'Acropole d'Athènes pour Renan, à cette différence que Renan découvre le site alors qu'il est déjà un homme mûr et qu'il n'écrira sa « Prière sur l'Acropole » que onze ans après sa visite.

On pourrait aussi, dans un tout autre domaine, relire *Le Labyrinthe du monde* en songeant aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, dont le début est fondé sur la mémoire de la mère et où Renan, grâce à elle, dépasse l'individualité du moi pour atteindre la dimension collective des Celtes (Cf. Jean GAULMIER, *op. cit.*, p. 97-98 : « C'est grâce à l'intercession de sa mère que le je de Renan se fond souvent dans un « nous autres Bretons », « nous autres Celtes », qui donne à la mémoire individuelle la poésie indéterminée de la mémoire collective, et insère l'aventure d'un homme dans la légende de sa race ») ; même s'il faut faire preuve de prudence, une comparaison serait sans doute intéressante.

<sup>21</sup> II, *Essais de morale et de critique*, p. 53.